

Épopée

Variations sur un état

Rodrigue Jean, *Épopée*, Canada / 2011, en ligne au <http://epopee.me>

André Habib

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Habib, A. (2012). Review of [*Épopée* : variations sur un état / Rodrigue Jean, *Épopée*, Canada / 2011, en ligne au <http://epopee.me>]. *Liberté*, 54(1), 42–43.

Épopée

Variations sur un état

Les états de notre monde, entre réalité et fiction. Rodrigue Jean donne la parole aux sans-voix.

ANDRÉ HABIB

ÉPOPEE est le nom d'un vaste projet né dans la foulée de la réalisation du documentaire du cinéaste Rodrigue Jean, *Hommes à louer*, sur les travailleurs du sexe du quartier Centre-Sud à Montréal. Les jeunes en avaient assez du documentaire, ils voulaient toucher à la fiction. Certains ont décidé de poursuivre le projet, certains de le quitter, d'autres s'y sont joints. *Épopée* a ainsi pris forme sur le terrain ouvert par ce film phare, ce film témoin qu'est *Hommes à louer*. Et *Épopée* est au fond une *réplique*, comme on l'emploie pour parler d'un séisme dont les effets ne cessent de se faire sentir à une grande distance de l'épicentre.

Épopée recoupe un ensemble d'œuvres et d'activités : ateliers d'écriture auxquels ont pris part, pendant près de deux ans, des travailleurs du sexe regroupés autour de l'association Rézo, tournage, montage et mixage des courts films de «fiction» destinés à la plateforme Web epopee.me. Mais *Épopée*, c'est aussi le tournage par une équipe d'anciens étudiants de Rodrigue Jean de plusieurs «Trajets» (dont les résultats sont aussi sur le Web), à la facture plus documentaire, qui arpentent le parcours d'individus – toxicomanes, travestis, itinérants, indignés – dans une brève ou longue unité de temps. *Épopée* a de plus donné lieu à de nombreuses déclinaisons : un long métrage (*Épopée : l'état du moment*), une installation à la Cinémathèque québécoise (*Épopée : l'état des lieux*, comprenant deux films de quatre-vingt-dix minutes) où l'on présente les films du Web et d'autres scènes, en apparence étrangères au projet, et qui pourtant s'y greffent de façon naturelle, lui donnant ce que l'on pourrait appeler une organicité tentaculaire.

On ne s'étonne pas, au fond, de retrouver, à la fin d'un des segments d'*Épopée : l'état du moment*, la caméra des «Trajets» dans la tente d'un indigné à la parole généreuse, sorte de fou du village au large sourire, qui nous entraînera – drapé d'une couverture rouge – dans la maison d'un ami, Hugo, ex-toxico. On ne s'étonne pas non plus de voir, pour clôturer ce

même épisode, cinq plans, absolument fulgurants, entrecoupés d'images noires, tournés lors des manifestations ayant eu lieu à Montréal-Nord après les assassinats par le SPVM de Patrick Limoges et Mario Hamel. On ne s'étonne pas non plus de savoir que l'équipe d'*Épopée* documente depuis le début du conflit les manifestations étudiantes. *Le vent souffle où il veut...*

À ma question un peu bête : «Ça ressemble à quoi, les films que vous faites pour *Épopée*? Fiction, documentaire?», Rodrigue Jean m'avait répondu à l'époque : «C'est comme des états... des espèces d'états.»

Des espèces d'états. Entrer dans *Épopée*, en effet, sous une forme ou une autre, c'est se mesurer à des états, à toutes sortes d'états – états d'âmes, état de fièvre, états seconds, état d'attente, état de choc, mais aussi à l'État policier, au contrôle de l'État – qui nous laissent en général dans tous nos états.

C'est peut-être de cet état, de ces états, de notre état, en ce moment, dont je voudrais parler, celui dans lequel cette œuvre collective, *Épopée*, et les films de Rodrigue Jean plus généralement – qui sont souvent collectifs – nous laissent. Ils nous *laissent*, bel et bien, comme si le réalisateur nous disait à chaque fois, après chaque visionnement, non sans bienveillance : «Je te laisse, maintenant, à toi de t'arranger avec ça, j'ai faite ma job, à toi de faire la tienne, débrouille-toi.»

Revoir *Yellowknife*, un des soirs de cette magnifique rétrospective à la Cinémathèque québécoise, m'a rappelé exactement l'état dans lequel le film m'avait plongé la première fois. L'état de celui qui se demande : «Qu'est-ce que je fais avec ça maintenant?» Mi-comateux, mi-exalté, certainement bouleversé, titubant, en sortant du cinéma Impérial, en 2002, il y a dix ans, et, un peu maso finalement, je n'avais pas trouvé de meilleure réponse à cet état que de me reprendre un billet pour la séance suivante, puisque de toute façon la maladie est parfois dans le vaccin qui la guérit. J'ai retrouvé les quelques

pages que j'avais gribouillées à l'époque sur ce film – cela aussi faisait partie de la cure. Je terminais en écrivant : «*Yellowknife* nous donne ce qu'il nous retire, et dans ce double mouvement d'avance et de retrait, il fait exister une douleur à l'image, douleur à laquelle notre paysage cinématographique ne nous avait pas habitués. Nous ne sommes pas, pour autant, rassurés d'avance.»

Cette douleur n'est pas un apitoiement, ni un larmoiement, ni même un état psychologique. C'est plutôt, tel que je le vois aujourd'hui, cet état permanent d'intensification des choses à l'image, du monde visible. Cette douleur, c'est dans tous les films de Rodrigue et ceux du projet *Épopée* qu'elle se trouve, qu'elle continue de *me* troubler, et d'inquiéter – il faut bien le souligner – notre beau paysage cinématographique, qui veut tellement se rassurer d'avance sur sa propre santé qu'il refuse de voir les symptômes partout criants de sa maladie, les signes de son propre suicide permanent. Cela nous rappelle la phrase de Deleuze : «Plutôt la mort que la santé qu'on nous propose.»

Cette douleur-là, il est impossible de s'en accommoder, de s'y habituer. On ne s'habitue pas à la douleur d'*Hommes à louer*, pas plus qu'à celle de *Lost Song*, de *La voix des rivières* ou de *L'extrême frontière*. Ni à celle d'*Épopée*.

RODRIGUE JEAN
Épopée, Canada / 2011,
en ligne au
<http://epopee.me>.

Une phrase paradoxale et belle de Godard, qu'il détourne de Léon Bloy, m'était venue à l'époque : « *L'homme a dans son pauvre cœur des endroits qui n'existent pas encore, mais où la douleur entre afin qu'ils soient.* » Je ne sais pas s'il y a une façon plus juste de nommer cet endroit qui existe par la douleur qui s'y loge, et qui apparaît en nous aux contacts de ces films...

À force de travailler les mots, je ne trouve pas non plus de meilleure définition pour parler de la matière d'*Épopée* : des agencements et des successions d'états intenses. États seconds, états de stupeur, états délirants, états de grâce aussi. Et cela, au fond, c'est vrai de tous les films de Rodrigue, depuis *La déroute*. Je ne referai pas la liste, puisque c'est peut-être la seule chose que son cinéma cherche, traque et rend visible : une parole qui traverse un corps, un corps qui n'en peut plus et chavire, l'état que produit le manque sur un visage, une voix qui s'arrache soudain au murmure du monde et qui fait que tout, tout à coup, s'arrête pour nous, frappés de stupeur par la beauté toujours impure, convulsive, de ce qu'on voit et qu'on entend. C'est alors une voix, un corps tout entier qui nous récite Baudelaire, qui chante Gérard Leblanc, la voix de Patsy Galant, de Marie-Jo Thério, de Suzie Leblanc. Dans presque tous les films de Rodrigue, il y a des scènes de chant, jusque dans la scène finale d'*Épopée : l'état du moment* – scène dont on ne se remet pas facilement, où un travesti du nom de Mélodie chante dans un karaoké *Qui a le droit* de Patrick Bruel. Cette scène aurait pu être pathétique, alors que, par l'intensité qui s'y loge, tout à coup, nous ressentons au plus profond de nous-mêmes que le film que l'on vient de voir se rassemble, se recroqueville, dans une espèce d'état de grâce,

c'est bien, à chaque fois, et à chacun de ces films – et devant chaque grand film –, la même question : « Comment en sommes-nous arrivés là ? » Et faute de contenir la réponse à la seule question qui compte au fond et qui mérite que l'on se la pose continuellement, chacun des films a au moins le mérite de dresser, un peu honnêtement, un état des lieux, un état du moment : c'est toujours de ça que nous parlent, ça que nous crient ces films. *Lost Song* – qui est en même temps un des films les plus lumineux, tendres et beaux de Rodrigue Jean – est aussi un film contemporain des bombes au phosphore larguées sur Gaza, des bévues de l'OTAN en Afghanistan qui ont tué les femmes et les enfants qu'on était censés aller protéger. C'est ce que Rodrigue disait aux braves gens à Toronto qui voulaient tant être « rassurés d'avance » sur ce qu'ils pensaient voir dans ce film : ses films disent, à leur manière, et à chaque fois différemment, une certaine situation du monde qui les englobe et auquel ils répondent, auquel ils résistent, à propos desquels ils témoignent. État des lieux, état du moment, une espèce d'état du monde, des espèces d'états généraux permanents, constamment relancés. C'est aussi en cela, et par sa capacité à s'effacer, à repenser, mieux, à *performer* le collectif en s'abolissant dans une multitude, que Rodrigue Jean est le plus contemporain de nos cinéastes.

Après tout, la réalisation d'*Épopée* est toute contemporaine du mouvement Occupy, du Comité du visible et du collectif À tout prendre, des symptômes indubitables et irréversibles de la faillite d'un certain modèle capitaliste, contemporain aussi de la privatisation imminente de Téléfilm Canada, de la

Entrer dans *Épopée*, sous une forme ou une autre, c'est se mesurer à des états, à toutes sortes d'états – états d'âmes, état de fièvre, états seconds, état d'attente, état de choc, mais aussi à l'État policier, au contrôle de l'État – qui nous laissent en général dans tous nos états.

autour des mots prononcés, s'accroche à cette voix qui peine, ces mots qui semblent vouloir racheter toute cette douleur accumulée depuis le début. Mais on n'est toujours pas rassurés d'avance... Pourquoi le serait-on ?

Des espèces d'états. Ces films sont aussi des espèces d'états d'une autre manière. Les titres d'*Épopée* le disent de façon explicite : *L'état des lieux* (côté galerie); *L'état du moment* (côté long métrage). Ces films prennent acte de leur situation concrète, la situation qu'ils ont bâtie, construite, du temps et du lieu où ils en sont. Ils nous disent : « Comment en sont-ils arrivés là ? », et ils nous demandent sans y répondre : « Comment en sommes-nous arrivés là ? » Au-delà du film,

déroute de l'ONF, de l'une des plus sordides expropriations par un producteur dont notre industrie, qui est censée valoriser le cinéma d'auteur, s'est montrée coupable, contemporain de la confiscation des fonds culturels dévolus au numérique par des compagnies de publicité, des assassinats à Montréal-Nord de Mario Hamel et Patrick Limoges, du naufrage de l'Europe et de la faillite de Kodak.

« On est rendus là, non ? » est la phrase que Rodrigue Jean répète le plus souvent. Ceci n'a pas de quoi nous rassurer sur l'état du moment.

En attendant, et faute de mieux, nous sommes tous encore ici. ●